

1940

N 93-4365

M É M O I R E S

DU GÉNÉRAL

DIRK VAN HOGENDORP,

COMTE DE L'EMPIRE, ETC.

PUBLIÉS PAR SON PETIT-FILS

M. LE COMTE D. C. A. VAN HOGENDORP.



LA HAYE,
MARTINUS NIJHOFF.

1887.

CHAPITRE V.

Arrivée à Patna (1787). Mr. van Citters. Le commerce de l'opium. Position onéreuse, quoique plus élevée. Naissance d'un fils. Ouragan et péril de mort. Le vaisseau sombre. Autre danger: un rhinocéros enragé. Étude comparée du système commercial des Anglais avec celui de la compagnie des Indes Néerlandaises. Le bonheur d'être père. Rappel à Batavia. Révolution (de 1787) dans la patrie. Aventures de M. G. K. van Hogendorp, qui finit par être appelé au poste de Conseiller-Pensionnaire de Rotterdam. On le compare à Grotius, son grand devancier, et à Pitt.

Mr. Van Citters n'avoit attendu que mon arrivée pour aller à Chintzura où ses affaires l'appelloient. Il m'informa bientôt d'une nouvelle funeste pour moi.

C'étoit du commerce de l'opium que dépendoit le revenu de nos places: et le gouvernement Anglois avoit déjà commencé à y mettre des entraves. Enfin, pour terminer toute discussion, Lord Cornwallis venoit de faire savoir au conseil Hollandais, que dorénavant le gouvernement Anglois ne permettroit plus l'achat de l'opium à Patna par les employés de notre Compagnie, mais que la Compagnie Anglaise lui délivreroit annuellement, dans Calcutta même, cinq cents caisses d'opium au même prix qu'elle l'achetoit. C'étoit précisément ma ruine: je n'avois plus ni revenu ni appointements. Il ne me restoit plus, pour faire face à mes dépenses, que

la triste ressource de m'endetter. J'écrivis donc à Batavia pour obtenir mon rappel. Mais pour réponse on me nomma premier résident de Patna, à la place de Mr. Van Citters, qui venoit de succéder lui-même à Mr. Herklots, chef à Cassimbazar. On avoit feint de penser que ce poste me seroit très lucratif, et on l'avoit persuadé à mon beau-père, Mr. Bartlo, alors devenu grand bailli de Batavia, qui avoit accepté en mon nom: ce qui m'obligea de passer encore, à mon grand préjudice, l'année 1788 dans le Bengale.

Cette année ma femme me donna un fils. J'étois venu avec elle à Chintzura, où elle s'étoit liée avec Madame Van Citters qui, bien qu'élevée dans l'Inde où elle étoit née, étoit une femme fort estimable, bonne épouse et excellente mère. Elle conseilla à ma femme de passer à Cassimbazar tout le temps de ses couches, durant lesquelles elle lui donneroit des secours que nous aurions en vain cherché ailleurs. J'acceptai donc avec reconnaissance; je conduisis ma femme à Cassimbazar, et me rembarquai pour remonter le Gange jusqu'à Patna. Après quelques jours de voyage, un après-midi qu'un vent du sud poussoit mon Bassora contre le courant au milieu de la rivière, il s'éleva tout-à-coup un terrible ouragan du nord, qui jeta la voile contre le mât et fit sombrer le bâtiment. J'étois alors couché: je n'eus que le temps de sortir de ma chambre, et de me jeter à l'eau. Sachant nager, aidé d'ailleurs par les bateliers, tous excellents nageurs, je gagnai un banc de sable, où, après la bourrasque, quelques habitants d'un village voisin vinrent à mon secours. Ils me portèrent sur un brancard jusqu'à Boglepore où résidoit un chef Anglois, qui me reçut avec une hospitalité touchante. Il suppléa

du mieux qu'il put au besoin que j'avois de vêtements, de linge etc., ayant perdu sur le bassora tout ce que j'avois avec moi, jusqu'à un esclave cuisinier qui s'étoit noyé. Je ne pus trouver d'embarcation pour continuer ma route. Toutes avoient été mises en pièces par l'ouragan sur toute l'étendue des rives du Gange. Je fus donc obligé de me servir du Dawk, espèce de poste établie dans tout l'Indostan, et particulièrement dans les possessions Anglaises. On est porté dans un palanquin, où on est couché de son long, par quatre hommes relayés de temps en temps et tour-à-tour par quatre autres qui suivent. Ils sont remplacés, tous les huit, aux stations, à peu près comme les chevaux de poste le sont en Europe: manière de voyager commode et expéditive, mais où l'on court le risque de se voir enlever quelqu'un de ses porteurs par les tigres cachés dans les bois et dans les champs inhabités, couverts de jungles ou taillis.

J'arrivai ainsi, sans voir autre chose que les stations, jusqu'à Mongheer, où le colonel Barrington, avec qui j'avois fait connaissance pendant mon premier voyage, me força obligeamment de rester un jour. Il vouloit me retenir davantage, en me représentant qu'un rhinocéros, qu'on supposoit enragé, attaquoit et détruisoit tout ce qu'il rencontroit dans les environs, et qu'on l'avoit vu ce jour là assez près du fort et sur la route même de Patna. Croyant le récit exagéré, et comptant que ce seroit un grand hazard si je le rencontrais, je persistai à partir. A quelques lieues de Mongheer, je trouvai sur mon chemin le Maha Raja de Patna, ancien Prince Hindou, qui, suivant une direction contraire à la mienne, alloit avec quelques éléphants à Calcutta.

Il descendit du sien pour me saluer. Je lui racontai ce qu'on m'avoit appris du rhinocéros, et me séparai de lui. A son retour à Patna il me dit lui-même que, peu de minutes après m'avoir quitté, il vit venir droit sur lui le rhinocéros, qu'il n'eut que le temps de se jeter à terre, que l'animal furieux attaqua son éléphant, lui livra un combat terrible, finit par l'éventrer, et reprit sa course sur le chemin vers Patna: ce qui fit croire au Maha Raja qu'il m'atteindroit bientôt; mais je ne le vis pas, et rien ne troubla ma route que j'achevai tranquillement.

A Patna, je fus étonné de la solitude qui regnoit dans cette vaste factorerie où l'année passée tout étoit vivifié par un commerce actif, et par la réunion de plusieurs familles au milieu desquelles je trouvois une agréable société. Pour éviter l'ennui, je me mis à étudier le système commercial des Anglois, et les principes qu'ils suivent dans l'administration de leurs vastes possessions de l'Indostan.

Cette étude me fut très utile quand, depuis, employé à l'île de Java, et frappé des principes vicieux qu'on suivoit dans le gouvernement de ce beau pays, je pus comparer le système Anglois au nôtre. Quant à ma fortune, elle souffrit beaucoup de mon long séjour au Bengale.

Ce fut le 15 Août 1788 que ma femme accoucha d'un garçon. Mr. Van Citters m'en apporta la nouvelle peu de jours après: elle me combla de joie: mais cette joie faillit bientôt à se changer en douleur. Ma femme avoit voulu nourrir elle-même; elle continuoît toujours, quoiqu'attaquée d'une fièvre de lait fort dangereuse. J'arrivai; et malgré elle, je lui substituai une nourrice; elle eut beaucoup de peine à se rétablir,

mais son enfant ne souffrit point. Les émotions, que ces petits événements me firent sentir et qui m'avoient été jusqu'alors inconnues, se réveillent quelquefois dans mon coeur avec toute leur première vivacité.

J'étois enfin rappelé à Batavia, et je désirois m'y rendre le plutôt possible, pour profiter des circonstances qui m'étoient devenues favorables.

La révolution de 1787, amenée en Hollande par l'invasion des Prussiens sous le duc de Brunswick, avoit rétabli le Prince stadhouder dans tout son pouvoir; et les patriotes, abandonnés par le cabinet de Versailles qui leur avoit fait de vaines promesses de secours, furent obligés de fuir de toutes parts. Quelques uns furent bannis, d'autres émigrèrent. Mon frère, autrefois placé dans le régiment des gardes Hollandaises, fit un voyage aux états-unis de l'Amérique, à la suite de l'ambassadeur Van Berckel, notre proche parent: ce fut peu après mon départ pour l'Inde en 1783.

Le vaisseau de guerre, le *Erfprins*, sur lequel il étoit embarqué, fut démâté sur les côtes d'Amérique; et le capitaine le choisit pour aller dans un bateau pêcheur chercher du secours au rivage. En effet mon frère envoya bientôt plusieurs bâtimens, mais qui malheureusement arrivèrent trop tard: le vaisseau coula bas; et il n'y eut de sauvés que le capitaine et quelques hommes. Échappé à ce péril, après avoir assisté à la réception de l'ambassadeur, il parcourut les différens états de cette république nouvelle, et y acquit beaucoup de lumières. De retour en Hollande, il reprit le service militaire et n'en continua pas moins ses études avec une grande application; il obtint à l'université de Leyden le degré de docteur en droit. Alors jugeant qu'il serviroit mieux

son pays et feroit plus rapidement son chemin s'il entroit dans le civil, il donna sa démission d'officier des gardes. Il fut très utile à la cause du stadhouder durant les troubles de 1786 et 1787, et fut élevé au poste, alors très important, de conseiller pensionnaire de la ville de Rotterdam. Ce brillant début dans le monde le fit comparer au fameux Grotius qui, fort jeune encore, avoit occupé la même place, et même à Pitt qui, dans un âge aussi peu avancé, montrait déjà au parlement d'Angleterre tout ce qu'il devoit être un jour. Ma bonne mère, qui étoit restée longtemps dans une incertitude cruelle sur le sort de son époux, forcée enfin de croire à son malheur, s'étoit décidée à prendre le deuil. Elle avoit trouvé la succession de mon père moins considérable qu'on ne l'avoit cru. Toujours active pour ses enfans, elle avoit profité de l'amitié dont l'honoroit la Princesse d'Orange et de la tournure heureuse des circonstances pour obtenir en ma faveur les recommandations les plus puissantes et les plus respectées, auprès du gouverneur-général des Indes, afin de me placer avantageusement à l'île de Java. Les mémoires et les observations que j'avois envoyées du Bengale m'avoient attiré quelque estime, et tout sembloit me promettre un rapide avancement.
